

et à la continuité des douleurs qui jettent l'organisme dans un trouble général.

Nous ne nous arrêtons pas sur les caractères différentiels de la goutte et du rhumatisme, dont quelques-uns ont déjà été signalés; il suffit, au reste, de considérer ces deux affections sous le rapport de la cause qui les produit ordinairement, de l'âge où elles dominent principalement, du tempérament des personnes qu'elles attaquent, du siège et du résultat, pour faire saisir facilement leur différence.

**Traitement.**—Le traitement est de deux espèces. C'est sous ce point de vue surtout que nous ferons ressortir les différences qui existent entre la goutte et le rhumatisme articulaire.—Supposons une première attaque de goutte avec chaleur et rougeur à la partie malade; faudra-t-il saigner? Sydenham et Cullen nous apprennent à être très sobres des saignées; car souvent, en saignant, on déplace la goutte, au lieu d'en amoindrir les symptômes. Ainsi, quand la fièvre est peu considérable, on évitera tout espèce d'évacuation sanguine; dans le cas contraire, on se bornera à quelques saignées locales. D'un autre côté, tout le monde connaît l'efficacité des saignées locales et générales dans le rhumatisme.

En outre, chez les gouteux, les applications humides, telles que les cataplasmes, les fomentations, ne conviennent pas, tandis que l'on se trouve bien au contraire de l'application de la laine, et du taffetas gommé autour des parties malades; il faut envelopper la peau de tissus chauds et secs, aptes à exciter et favoriser les fonctions de la peau. Chez les rhumatisés, au contraire, les cataplasmes et autres applications de topiques humides peuvent convenir après les émissions sanguines.

Les narcotiques ne conviennent pas dans la goutte; car on les voit souvent calmer des douleurs dans le point affecté pendant que celles-ci se réveillent dans un autre point. Je ne parle que des narcotiques à l'extérieur, car intérieurement ils peuvent être efficaces en émaissant la sensibilité du système nerveux général.

On donnera des boissons tempérées, mais pas trop rafraichissantes; on s'abstiendra de boissons acides, telles que la limonade, le petit lait ou autres boissons semblables qui peuvent fatiguer l'estomac. On préférera l'eau fraîche simple, ou une légère infusion de tilleul; tel est le traitement à suivre lorsqu'il s'agit de combattre les symptômes d'une des premières attaques; mais l'important serait d'en prévenir le retour, s'il était possible. C'est une opinion vulgaire et malheureusement fondée, sous certains rapports, qu'on ne guérit pas radicalement la goutte; mais pourtant on peut arriver à diminuer la fréquence et la violence des accès par un traitement convenable.

On a essayé, à cet effet, les substances amères, par exemple la poudre anglaise, de Portland, pour combattre la dyspepsie, qui est assez commune chez les gouteux. Ce moyen a réussi quelquefois; on parvenait à arrêter les accès, ou du moins à les éloigner beaucoup. Mais on a vu, après que la goutte avait cessé de se reproduire, se développer des symptômes d'hydropisie. Fallait-il les attribuer à l'influence de ce traitement? La question est douteuse; cependant M. Fouquier penche pour la négative. Les personnes affectées de la goutte doivent mener une vie très active, et adopter un régime bon, nourrissant, mais moins succulent qu'au paravant, et surtout s'abstenir de viandes trop azotées et de boissons alcooliques. C'est principalement par le régime qu'on arrive à modérer la force des douleurs et à les rendre de plus en plus rares. Il faut, en même temps, combattre les complications; ainsi, quand il y a une néphrite calculeuse, on fait usage journalièrement de substances alcalines, de magnésie, d'eau de Vichy, etc., qui, comme on le sait par expérience, agissent sur les calculs à la manière de fondants.

Autrefois on donnait les pilules de savon, qui pourraient être encore très utiles dans cette circonstance. S'il y a de l'œdème aux parties affectées, on fera des frictions sèches avec des substances aromatiques et alcooliques pour y établir la transpiration soutenue, en les entourant après de laine et de taffetas gommé. Les malades devront se reposer entièrement de laine.

Ce que nous disions tout à l'heure de l'inopportunité des applications humides est si vrai, qu'il y a des gouteux qui ne peuvent pas prendre un bain de pied sans voir des douleurs reparaitre. L'exercice et la vie frugale sont, avant tout, les meilleurs préservatifs des accès de goutte.

Il est aisé de voir, pour terminer notre parallèle entre la goutte et le rhumatisme, que le régime que nous venons de tracer comme le moyen le plus propre à atténuer les accès de goutte, ne conviendrait nullement, sous plusieurs rapports, dans le rhumatisme.

**Observations pour servir à l'histoire des corps étrangers introduits dans les organes.**—**Corps étrangers de l'œil.**—On connaît toutes les difficultés qu'on éprouve dans les opérations que l'on pratique sur l'œil, pour fixer cet organe. Aujourd'hui ces difficultés ont été vaincues; il suffit pour cela de pincer la conjonctive oculaire, comme dans l'opération du strabisme; à l'aide de ce procédé, il est extrêmement facile de maintenir le globe de l'œil fixe et immobile. M. Bonnet de Lyon en a fait souvent usage, et M. Bonchacourt, qui s'en est servi pour extraire un corps étranger de l'œil d'un tailleur de pierre, dit s'en être très bien trouvé.

**Corps étrangers de la vessie.**—M. Bonchacourt rapporte à ce sujet l'observation d'une jeune fille qui s'était introduit un passe-lacet dans la vessie par l'urètre, et dont il fit l'extirpation à l'aide du brisepierre à percussion. Ce fait avait déjà été publié par l'auteur; nous en avons donné nous-même une analyse dans une précédente revue.

## LA LANCETTE CANADIENNE.

Montréal, 15 Avril, 1847.

### DES SCIENCES PRELIMINAIRES EN MEDECINE.

L'étude des sciences préliminaires en médecine est un sujet sur lequel l'attention du corps médical n'a pas été provoquée jusqu'à ce jour; on n'a pas accordé à ce point important le tribut de réflexions que l'état actuel de la médecine semble le démontrer: étude sur laquelle on n'a pas insisté jusqu'à présent avec cette légitime rigueur que réclament l'ordre et la dignité de la profession, qui est cependant d'une importance vitale aussi bien aux intérêts généraux de la médecine qu'impérieuse aux besoins de la société. Nous désirons appeler l'attention de nos confrères sur cette question, qui est restée enfoncée dans l'oubli ou dans l'indifférence, qui n'a pas eu sa part de considérations, mais qui n'en mérite pas moins leurs plus sérieuses préoccupations.

Aussi, nous nous proposons de développer, dans une série d'articles éditoriaux, quelques idées qui ont été mises en pratique dans les Universités européennes, que l'on a adoptées, forcément par suite d'une sage prévoyance, selon nous, pour conjurer un genre de manie médicale qui semble s'être emparée de la jeunesse actuelle. Notre tâche sera largement rétribuée, si nous pouvons contribuer à donner une impulsion plus scientifique, plus conforme à l'esprit du tems, et plus en harmonie à cette époque de progrès et d'activités; en un mot, une impulsion digne du caractère du sacerdoce médical.

Est-il besoin de rappeler à nos confrères l'immensité des connaissances qu'embrassent les sciences médicales, études qui semblent s'accroître de jour en jour, par les découvertes incessantes qui s'y font, non seulement à l'aide des branches accessoires, mais encore dans le domaine même de la médecine proprement dite,—qui en en fait un ensemble dont l'horizon n'a plus de bornes.

Est-il besoin de nous appesantir sur la réunion des hautes facultés, que l'étude des principes de la médecine réclame si impérieusement de celui qui s'y livre, et surtout pour approfondir avec fruit les doctrines qui surgissent à différentes époques? Le goût du travail et autres qualités morales sont autant d'avantages qui produiront, à la longue, d'heureux résultats; mais, ne faut-il pas également que des études préliminaires aient préparé le champ de l'esprit par une culture convenable, que l'intelligence ait été soumise à l'ébauche, que le jugement soit arrivé à un degré de maturité propre à recevoir les notions de la médecine? N'est-il pas conforme à l'expérience de chaque jour, de remarquer les dispositions intellectuelles les plus heureuses se perdre à la longue, faute de les avoir développées par un cours classique? Or, il est évident qu'en médecine, le médecin, tant dans son propre intérêt que pour celui de la société, pour justifier de la confiance publique, ne peut apporter un contingent de connaissances vastes et étendues, qu'autant que ses études médicales seront basées sur un fond d'instructions propres à faire ressortir les heureuses dispositions dont il est doué.

De ces considérations, il découle inévitablement que les études préliminaires sont, en thèse générale, d'une importance vitale à l'étude des professions libérales, et obligatoires chez ceux qui aspirent à devenir membres de la profession médicale. C'est à cette pensée que nous désirons appeler l'attention de nos lecteurs, et réveiller, si possible, l'attention du corps médical sur l'urgence d'apporter un remède efficace aux empêchemens d'individus indignes en tout point de figurer comme médecins, n'apportant, pour tout tribut de notions scientifiques, que l'ignorance la plus condamnable, fruit d'une éducation incomplète. Nous voudrions pouvoir imprimer, sur le front de ces individus, le stigmate de l'opprobre, par la raison toute simple qu'ils sont les promoteurs de l'empyrisme, et en tout propres à jeter la profession de plus en plus dans le discrédit de la société.

Un des plus grands travers de notre époque, est celui, à notre avis, qui pousse une foule de jeunes gens à embrasser les professions libérales sans avoir parcouru même les études les plus élémentaires; la profession de médecin est une de celles vers laquelle le concours est immense. Chaque jour l'on est à même de vérifier cette assertion. De jeunes gens, déçus de leurs espérances dans des entreprises commerciales et autres, se jettent, en désespoir de cause, à l'étude de la médecine, sans même justifier d'une garantie classique qui puisse tolérer cet état de chose. Or, ce nombre devenant de plus en plus croissant, il s'en suit que la population, que la société est impuissante à satisfaire cette propension générale, et que la profession en est arrivée à un point d'encombre-

ment qui mérite l'adoption de mesures applicables à la gravité de la circonstance. Nous sommes loin de condamner cette bien légitime ambition qui porte un des membres de la société à rechercher un théâtre, où il puisse donner un libre essor à son intelligence; personne plus que nous n'est disposé à rendre hommage au mérite quelque humble, quelque timide qu'il soit. Nos lecteurs n'interpréteront pas à notre détriment notre pensée sur ce point; ils doivent être convaincu que, pour le maintien de la dignité de la profession, il faut absolument quelque garantie classique chez les aspirans à la profession, garantie qui puisse devenir à la fois une épreuve de qualification, et un titre de plus à la confiance publique.

Cette réforme importante dans les études médicales, serait le point de départ d'une régénération complète et d'une bienfaisante influence sur la totalité du corps médical, au lieu de se recruter, comme à l'état actuel, d'un nombre considérable d'individus qui n'ont aucun titre à l'étude de la médecine, par l'absence de toute éducation élémentaire, et qui sont par là même plus disposés à propager cette fatale plaie du corps médical, le charlatanisme, et à jeter du discrédit sur cette noble profession, à laquelle est dévolue la plus philanthropique mission qui puisse se pratiquer entre les membres de la société, le corps social y gagnerait également, en confiant avec sécurité le plus précieux des biens, la santé, à des membres réellement instruits, dignes de cette légitime confiance, et en tous tems, propres à justifier de la haute opinion que l'on est si heureux de rendre à l'homme de mérite. (A continuer.)

Nous lisons avec plaisir, dans le *Boston Medical and Surgical Journal*, que la Faculté de Médecine de l'Université de Transylvania a mis au concours un sujet qui ne manquera pas d'exciter une bien honorable émulation parmi les nombreux compétiteurs qui seront appelés à disputer ce prix. Il s'agit d'une gratification de cinquante dollars, ou d'une médaille d'or que l'on décernera à celui d'entre les élèves de cette Université, qui produira la meilleure thèse durant le semestre de 1847-8. Il serait à souhaiter que cette exemple de générosité fût mis en pratique dans chaque Université; il en aurait à se louer des bons résultats que l'on en obtiendrait.

Nous donnons à nos lecteurs un compte-rendu du nombre d'élèves qui ont été admis à recevoir le diplôme de Docteur en médecine, aux principales Facultés des Etats-Unis. Nous y remarquons un total de 492, qui ont gradués. Notons, en passant, que toutes les Collèges n'ont pas encore fait parvenir le nombre de gradués qui ont été admis, après l'expiration du semestre d'hiver. Ce fait, tout en signalant un degré de prospérité remarquable, n'en est pas moins un indice certain, qu'il est urgent d'assujettir tous les aspirans à la profession, à certaines épreuves classiques avant qu'ils ne se livrent à l'étude de la médecine; projet, selon nous, qui reformera entièrement le corps médical.

Voici ce que nous lisons dans le *Medical Examiner*, qui rapporte le compte-rendu des différentes Facultés:—

“Le *Jefferson Medical College*” a conféré le diplôme à cent quatre-vingt-et-un élèves, chiffre de gradués le plus considérable qui ait été atteint aux Etats-Unis.

“Le *Pennsylvania College*” compte quatre-vingt-quinze élèves qui suivent les cours cet hiver; sur ce nombre, trente-quatre furent admis.

Le *Franklin Medical College* ne compte que cinq gradués. Le nombre d'élèves qui ont suivi les cours qui vient d'expirer, est inconnu.

“*City of New York Medical Schools*.” Les renseignements que nous avons sur ce point se composent le livre d'entrée; en outre, le *Collège des Médecins et Chirurgiens* y présente un contingent de cinquante-et-un gradués.

“*L'Albany Medical College*,” par un énoncé de cette institution, nous offre un total de cent élèves; sur ce nombre, trente ont gradués.

“Le *Transylvania University*” porte les noms de cent quatre-vingt-deux élèves d'inscrits sur les registres de la session dernière. Sur ce nombre, soixante-huit eurent l'honneur de recevoir le diplôme.

### AUX CORRESPONDANS.

Nous invitons quelques abonnés retardataires à nous adresser le montant du premier semestre, qui doit, selon les conditions du journal, se payer six mois d'avance.

Les abonnés de la *LANCETTE CANADIENNE*, qui auraient reçu irrégulièrement les livraisons du journal, sont priés de nous le faire savoir: nous nous empresserons de remplacer les numéros égarés.

Nous expédions les numéros de la *LANCETTE CANADIENNE* à MM. les médecins suivants:

E. M. P., Gentilly; D. D. Fitzoy, Harbour; C. de B., Henryville; L. C. C., L'Assomption; W. H. B., Yamachiche; G. M., St. François de Beauce.

L'Extirpation d'une tumeur à la région parotidienne, observation par G. Bibaud, paraîtra à notre prochain numéro.